

c'est peut-être dans la scène finale de la pièce que son jeu est le plus intéressant : elle n'y est pas solennelle, elle n'y prend pas le ton d'un prédicateur. Mme Agnès Sorma a beaucoup de talent. Les acteurs qui jouaient avec elle étaient tous consciencieux, et M. Ludwig Stahl, entre autres, a bien interprété le rôle, si émouvant, du docteur Rank.

Et puis, c'est toujours une joie d'entendre une belle pièce, et *Maison de poupée* est une belle pièce. Quand Mme Réjane la reprendra-t-elle ?

A.-FERDINAND HEROLD.

### MUSIQUE

Théâtre lyrique de la Renaissance : *L'Hôte*, pièce lyrique de MM. Michel Carré et Missa. — Opéra Comique : *Orphée*. — Concerts. — Bibliographie : *Histoire de la musique en Suisse et en Espagne* par M. Soubies (Flammarion). — *Musiciens et Philosophes* (J. Alcan) par M. Kufferath. — *L'anneau du Nibelung* (Charles) ; *Tannhäuser* (Fischbacher) ; *Tristan et Isolde* (Firmin Didot) ; par M. Nerthal. — *Richard Wagner* (Perin) par M. H. S. Chamberlain.

Un drame, dont le dernier acte nous montre le traître découvert et puni, ne peut manquer, actuellement, de causer à la très grande majorité du public une satisfaction sans mélange, ou plutôt toute mélangée d'arrière-pensées. MM. Michel Carré et Missa ont sans doute compté sur ce sentiment patriotique, légitime à coup sûr, pour assurer à leur ouvrage une durable fortune. Il n'en a rien été.

L'amour de la Patrie est le premier amour,  
Et le dernier amour après l'amour de Dieu,

a dit Verlaine. C'est vrai, mais on peut ajouter, sans sortir de l'actualité, que s'il est louable d'aimer son pays, « il y a la manière ». La manière de MM. Carré et Missa n'est pas aussi ferme que la conviction certaine, à laquelle je me plais à rendre hommage, qui les a inspirés. *L'Hôte* est une œuvre indécise qui accueille indifféremment les procédés les plus connus de l'opérette et du mélodrame. Sans chercher à établir une hiérarchie entre ces deux genres, à la façon des anciennes grammaires qui décrétaient — chapitre de l'accord des adjectifs avec les noms — « le masculin est plus noble que le féminin..... », on ne peut que déplorer leur commune, et aussi commune, influence sur la pièce lyrique représentée à la Renaissance. Si « la fête du houblon », fâcheuse valse avec chœurs

plaqués sur des onomatopées avant la traditionnelle reprise générale appartient à l'une, c'est à l'autre que le musicien a emprunté les constants appels de trompettes par lesquels il symbolise trop facilement toutes les choses militaires : le drapeau, ou le petit carnet du sous-officier contenant des « renseignements utiles à la défense nationale ». C'est ainsi que jadis une musique naïvement adaptée accompagnait la représentation des *Misérables* — M. Wormser a heureusement changé tout cela ; — on ne pouvait, sur la scène, faire la moindre allusion à l'évêque, à ses chandeliers d'argent, aux choses religieuses, au mobilier de l'évêché ou au vol de Jean Valjean sans qu'un cornet à pistons se mit à jouer immuablement le thème du *stabat* de Rossini.

L'*Hôte* fut d'abord représenté, sous forme de pantomime. C'était alors, pour l'espion, la mort sans phrases, ..celles que lui a confiées M. Missa sont d'une inspiration mélodique vraiment trop abandonnée pour que l'œuvre ait gagné à cette transformation. Et cependant M. Missa, qui a consciencieusement appris son métier — n'a-t-il pas failli obtenir le prix de Rome ? — qui possède une assez enviable vivacité primesautière pourrait certainement écrire une musique plus réfléchie, plus élevée, que la courante improvisation qui constitue sa partition actuelle. On est en droit d'espérer de lui cet effort.

Malgré le sujet de l'*Hôte*, malgré le talent des interprètes Mlle Frandaz et M. Soulacroix, MM. Milliaud ont donc subi une déconvenue. Mais ils ne se découragent pas et forment de nouveaux projets ; leur ténacité trouvera fatalement sa récompense. N'ont-ils pas déjà à leur actif le succès éclatant d'*Iphigénie en Tauride* !

A l'Opéra Comique, c'est Gluck encore qui est acclamé. Deux artistes ont organisé son triomphe, et on ne sait lequel il faut louer davantage de M. Messenger, qui dirige le chœur des flûtes et des hautbois, ou de M. A. Carré, qui a décoré le char du maître de mille guirlandes aux teintes harmonieusement atténuées.

Cette reprise d'Orphée, où Mlle Gerville Réache manifeste quelque inexpérience et aussi de rassurantes qualités, demeurera un des spectacles les plus exquis auxquels nous ayons été conviés. L'acte des Champs-Élysées avec sa pantomime à peine estompée dans le lointain des feuillages, ses danses de « molles ombres bleues », et la musique divinement incertaine

et bruisante qui accompagne l'extase d'Orphée est le plus délicat des enchantements.

Quant à la remise à la scène de *l'Irato*, de Méhul, elle aura appris à la plupart des auditeurs que cette bouffonnerie française, imitée de l'italien, ne se compose pas uniquement d'un quatuor, comme beaucoup le supposaient jusqu'au mois dernier.

Et maintenant, comme dit M. le P. G. Octave Bernard j'arrive aux concerts. Quelques œuvres nouvelles y ont été exécutées, et d'abord un fragment de *Mudarra*, drame musical de M. Le Borne, qui fut bien accueilli. Joué à Berlin l'an dernier, cet ouvrage reçut le suffrage de l'Empereur — confrère de tous les musiciens, puisqu'il est l'auteur de l'hymne à Ægir — mais fut sévèrement jugé par la presse. Certain journaliste, qui refait toujours le même article, ne s'avisait-il pas de traiter M. Le Borne comme il avait traité Saint-Saëns, Chabrier et beaucoup d'autres, et de déclarer qu'il n'y avait dans sa partition ni mélodie, ni harmonie, ni rythme, ni contre-point... Le prélude du premier acte contient à lui seul cinq thèmes qui marchent ensemble ; sans doute il faut pour les reconnaître une oreille singulièrement exercée, mais enfin leur existence peut être prouvée, et cela, c'est une péremptoire réponse à cet insolent et peu avisé musicographe, n'est-ce pas ? Puis M. Chevillard, aidé des doigts agiles de M. Falke, nous a fait connaître un concerto de piano de M. Gédalge qui, respectueux du genre, est forcément correct et un peu froid, et M. Colonne un *Andromède* de Mlle Holmès, poème symphonique précis comme une pantomime, tumultueux, et d'un héroïsme parfois un peu trop expansif.

Plus sage est le quatuor de M. de Saint-Saëns, interprété aux jeudis de M. Colonne par le quatuor J. Thibaud et à la Société nationale par le quatuor Parent. On peut discuter la nature des idées de M. Saint-Saëns, regretter que son premier morceau contienne un trait principal emprunté au xiii<sup>e</sup> de Beethoven, que le développement fasse souvent songer à des divertissements sans joie de fugue, et que le finale s'attarde à d'inutiles virtuosités de 1<sup>er</sup> violon, et se termine par un trait de concerto très déplacé. Mais un musicien ne peut méconnaître le charme élégant et fluide de l'introduction, avec sa subite variation très particulière au maître, la fantaisie si fine du scherzo et le charme de retour de l'idée dans l'andante. Il appréciera par-dessus tout la fermeté de l'écriture, la facilité avec laquelle se meuvent les diverses parties, dont rien n'est perdu, et

que l'auteur, écrivant un quatuor, ne demande pas plus aux instruments que ce qu'ils peuvent lui accorder, et demeure constamment dans le domaine de la musique pure et de la musique de chambre.

A cet égard, à d'autres aussi, M. Vreuls est très loin derrière M. Saint-Saëns. Il semble qu'il n'ait pas assez du violon, du violoncelle et des dix doigts du pianiste pour exposer tous les thèmes qu'il veut faire entendre à la fois, et son trio donne souvent l'impression d'une réduction d'orchestre. C'est une œuvre laborieuse, parfois confuse par défaut de construction, mais ce n'est pas une œuvre indifférente et sans mérite. Un sentiment intense se dégage du second morceau, le début du finale est vraiment musical, et je suis persuadé que si, à l'avenir, M. Vreuls consent à vouloir moins prouver, il prouvera infiniment plus. D'agréables mélodies de Mlle Ducourau et des morceaux de piano de M. Jemain, interprétés avec un talent supérieur par M. Ricardo Vinès, complétaient ce programme où se coudoyaient comme il convient des œuvres de maîtres présents, et, souhaitons-le, futurs.

Empruntant une dernière fois à M. le P. G. Octave Bernard son procédé de transition, j'arrive maintenant aux livres nombreux parus depuis plusieurs mois, et traitant de sujets musicaux. Mais il me reste tout juste la place de les mentionner ; aussi bien vaut-il mieux peut-être conseiller de les lire que les analyser.

Ce sont d'abord les monographies si instructives de M. Soubès, consacrées à la musique en Suisse et en Espagne ; puis l'ouvrage de M. Kufferath, *Musiciens et philosophes*, où l'éminent critique belge entre à son tour en lice avec Tolsstoï, et s'attache à réfuter ses étranges paradoxes sur l'art. Mais le grand écrivain russe n'est pas le seul avec lequel discute M. Kufferath, il s'attaque aussi à Schopenhauer, à Nietzsche, et reproche à M. Houston Stewart Chamberlain, que très justement il appelle le plus pénétrant des commentateurs récents de Richard Wagner, d'avoir subordonné chez l'auteur de Parsifal le musicien au poète ; et les arguments dont il appuie son opinion semblent de nature à convaincre ses lecteurs.

Avec cette question, qui n'est qu'accessoire dans le volume de M. Kufferath, nous nous acheminons vers la littérature wagnérienne toujours si féconde, et nous trouvons M. Nerthal qui à propos de *Tannhaeuser*, *l'Anneau du Nibelung* et

*Tristan et Isolde*, étudie la conscience, l'or et la passion. Ce sont de curieuses et subtiles fantaisies à côté.

Mais voici le si longtemps attendu *Richard Wagner, sa vie et ses œuvres* de M. Houston Stewart Chamberlain. Plus qu'aucun c'est là le livre à lire, un des évangiles; — les autres sont d'Alfred Ernst et de M. Lichtenberger. On peut regretter que l'auteur n'ait pas jugé les Français capables de le comprendre en entier, et ait supprimé de nombreuses pages dans la traduction qu'il a fait faire pour eux. N'importe, tel qu'il est, il peut encore à plus d'un révéler la vraie doctrine, car il n'en est pas de plus clair, de plus attachant, de plus convaincant.

De même qu'il se trouve des gens qui se disent Espagnols, et qui ne sont pas du tout Espagnols, en étudiant sérieusement cet ouvrage, si documenté, où M. Chamberlain nous a peint la pensée même de Wagner, — car il s'est attaché à faire avant tout œuvre objective, — beaucoup s'apercevront, qui se croyaient wagnériens, que jusqu'alors ils n'étaient pas du tout wagnériens.

PIERRE DE BRÉVILLE.

### ART MODERNE

Eugène Delacroix, et quelques autres, à l'Exposition Universelle.  
— Memento.

De vagues rumeurs, depuis un temps, circulent d'ateliers en ateliers touchant l'organisation de la section des Beaux-Arts à l'Exposition Universelle. Un mécontentement général parmi les artistes se prépare. Déjà l'on voit les étrangers, peu satisfaits des emplacements médiocres qui leur sont délaissés, disposés à envoyer à Berlin plutôt qu'à Paris : peut-être les Français encore devront-ils émigrer, cette année, pour se faire connaître et apprécier !

Une commission — plusieurs commissions ou comités, subdivisés, sans doute, comme il sied, en sous-comités avec présidents, secrétaires, etc... tout ce qu'il faut pour donner une importance officielle à des gens qui n'en sauraient acquérir d'autre, je ne sais quelle réunion, je veux croire, compétente de messieurs décorés, chargée de préparer l'exposition des Beaux-Arts, de façon à faire voir d'ensemble les caractéristiques de l'art français au XIX<sup>e</sup> siècle, émet, paraît-il, la prétention singulière de choisir, selon ses préférences, et d'exclure. Le tout sous prétexte que la place fait défaut !